

L'EFFET

MIROIR

Amélie RIBAULT

ISBN : 979-10-227-5314-2

© Amélie RIBAUT

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu
de ce livre.

Depuis son plus jeune âge, Amélie RIBAUTL a toujours voulu s'essayer à l'écriture. Le frottement de la plume sur le papier, qui de sa délicate encre forme des lettres puis des mots est une sensation qu'elle aimait par dessus tout. Telle une légère brise, sa main virevolte sur le papier. Ce n'est cependant que dans des conditions dramatiques que cette passion s'ouvrit à elle comme une évidence certaine.

En 2013 elle sort son premier roman, L'Espoir de Vivre, Vivre d'Espoir, suivit un an plus tard par Rien n'Arrive par Hasard, et de Le Cœur ou la Raison. L'Effet Miroir est son quatrième ouvrage.

"Mettez quelqu'un devant un miroir, aisément il pourra fuir son reflet, maintenant plaçant le devant une dizaine de miroirs il n'aura d'autres choix que de se confondre avec lui même.

L'effet miroir n'est pas une méthode dépourvue de conséquences et de risques. Elle demande énormément de force et d'énergie. L'effet miroir vous renvoie à une réalité alternative, elle vous fait vivre des situations que vous souhaitez au fond de vous, vous conduit à des actions que vous désirez. L'effet miroir ne joue pas avec votre vie, elle se nourrit de votre quotidien, mettant tout en œuvre pour que lumière se fasse. Les zones d'ombres se dissipent, vos jours s'éclaircissent. Face à vos peurs, vos doutes et vos illusions vous ne pouvez plus fuir, seul l'affrontement s'offre à vous. Face à votre reflet vous ne pouvez mentir"

L'effet Miroir, un concept idéologique dont Maélie sera le sujet.

L'Effet Miroir

1)

Deux heures du matin. La pénombre dominait dans la ville. En cette nuit orageuse et pluvieuse les lampadaires urbains se faisaient rare. Les trombes d'eau qui tombaient de ce ciel chargé d'éclair avaient eu raison d'eux. Le tonnerre grondait. violemment, il faisait écho contre les parois de la montagne qui entourait la ville.

Seul un appartement semblait animé par une once de vie. La lumière qui en provenait se laissait voir à travers le volet à demi fermé. Une jeune femme, assise en tailleur sur une chaise, accoudée à la table du salon ne trouvait pas le sommeil. Face à elle, une multitude de papiers éparpillés, jaugés par des stylos et des surligneurs. Les yeux plongés dans l'annuaire téléphonique elle reflétait la concentration. Elle était habitée par la recherche qu'elle effectuait.

Énergiquement de ses deux mains elle frotta son visage. A l'aide de son pouce et de son index elle frotta ses yeux. Délicatement, elle laissa glisser ses mains sur sa nuque et la malaxa doucement. Un tiraillement venait de s'installer à l'arrière de sa tête. Tête penchée sur l'amas de papier durant des heures n'avait pas été sans conséquences. Sans crier gare, la jeune femme se leva et se dirigea instantanément vers sa machine à café. Elle avait indéniablement besoin de sa dose de caféine. La seule capable de lui permettre de rester éveillé, de permettre à son esprit de rester vaillant. Un léger rictus se dessina sur son visage si fatigué lorsque l'odeur fumante de son café serré parvint à ses narines. Tasse de café à la main, elle se posta devant sa porte fenêtre donnant sur son balcon. La pluie qui ruisselait sur les vitres lui offrait un spectacle qu'elle appréciait. Elle aimait le silence qui découlait de ce temps maussade. Les rues étaient désertes, seul les cliquetis qu'émettaient les gouttes de pluie se faisaient entendre. Un spectacle qu'elle jugeait apaisant. D'une traite, elle bu son espresso ce qui fit apparaître une

étrange grimace sur son visage. Café bien chaud, elle le sentit glisser le long de sa trachée. Comme si une mouche venait de la piquer, elle posa la tasse sur le meuble à ses côtés et sortit prestement sur son balcon. Tête levée vers le ciel, poitrine bombée, bras écartés elle laissa la pluie s'abattre sur elle. En moins de temps qu'il ne lui fallut pour le penser, elle était trempée jusqu'aux os. Ses cheveux ruisselaient. La jeune femme donnait l'impression d'avoir plongée toute vêtue dans la piscine. La chaleur étouffante qui avait fait rage ses derniers jours faisait remonter des vapeurs de chaleur du sol. Malgré la pluie abondante, la chaleur dominait, l'air était doux. La jeune femme sentit peu à peu son esprit se laisser envahir par la sérénité. Elle se sentait bien. La pluie battante avait un effet apaisant sur elle, sur son corps et sur son âme.

- Sur les flots de ta vie, tu navigues en pleine confusion. Murmura-t-elle à elle même. Il y a dans les affaires humaines une marée montante ; qu'on la saisisse au passage, elle mène à la fortune ; qu'on la manque, tout le voyage de la vie s'épuise dans les bas-fonds et dans les détresses. Telle est la pleine mer sur laquelle nous flottons en ce moment ; et il nous faut suivre le courant tandis qu'il nous sert, ou ruiner notre expédition ! Enchaîna-t-elle.

Comme subitement habitée par une force mystique, les yeux clos elle récita cette citation de William Shakespeare tiré de sa célèbre pièce de théâtre Jules Césars. Cette tirade de Brutus faisait naître en elle des sentiments impromptus. Sur le bout des doigts elle la connaissait. Elle lui parlait. La jeune femme avait comme l'impression que cette tirade avait été écrite pour elle. Délicatement, elle passa ses mains dans ses cheveux, fit glisser l'eau qui s'y trouvait et dans un

profond étirement elle pénétra de nouveau dans son appartement. Dans un bâillement à s'en décrocher la mâchoire elle comprit que la fatigue la gagnait peu à peu. Ses paupières peinaient à rester ouverte, une sensation de brûlure s'emparait d'elle. Une dernière fois elle plongea ses yeux sur les feuilles éparpillées sur la table. Tout à coup, comme si la réponse qu'elle cherchait venait de lui paraître, le vert de son surligneur lui sauta aux yeux. C'était elle. C'était elle qu'elle voulait et non une autre. Indécise jusqu'à maintenant, sa décision était à présent prise. Elle attrapa son stylo rouge, et laissa sa main se promener sur la page de l'annuaire. De plusieurs cercles rouges, elle entoura le nom du médecin.

- Il n'y a plus qu'à. Déclara-t-elle en contemplant son travail.

La satisfaction se laissait voir sur son visage. Dans un profond soupir de soulagement, elle retourna s'allonger. A pas de loup, elle pénétra dans la chambre. Délicatement, avec la plus grande discrétion elle se faufila sous la couette.

*

Deux heures plus tard, alors que le quartier entier semblait plongé dans le sommeil, Maélie, elle, ne le trouvait pas. Elle aimerait elle aussi pouvoir s'abandonner aux bras de Morphée, dormir et ne faire que dormir, sans coupure ni cauchemar. Juste dormir. Le sommeil régénérant était quelque chose d'inconnu pour la jeune femme. Ces nuits n'étaient pas faites de doux et jolis rêves, mais uniquement construites autours d'incessants cauchemars. Lorsque arrivait le moment fatidique d'aller se coucher, Maélie sentait son

estomac se tordre. Elle avait peur, peur de ne pas trouver le sommeil. Dormir était devenu sa hantise, obnubilée par les cauchemars qu'elle faisait. Ça lui pesait sur le cœur. Paupières grandes ouvertes, dans son lit elle s'agitait. Elle n'avait de cesse de gesticuler dans tout les sens. A droite, à gauche elle virait à la recherche de la position idéale qui lui permettrait de s'endormir. Son regard accrocha l'écran de son téléphone portable. Le cadran affichait quatre heures du matin. Elle avait encore quelques heures devant elle avant que la douce mélodie de son réveil ne se déclenche. A ses côtés son ami. Paisiblement, il était au pays des rêves. Allongé sur le dos, bras au dessus de la tête il reflétait la sérénité. Elle avait le sentiment de faire face à un ange. Son ange tombé du ciel. Volets clos, la pénombre dans l'appartement se faisait ressentir. La jeune femme ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Seul l'aura que dégageait son ami parvenait à ses yeux. C'était comme si une auréole l'éclairait de sa luminosité. Il était beau. La lumière jaune pâle qui l'entourait le rendait d'autant plus magnifique. Ses yeux ne percevaient plus que lui, accaparés par la magnificence de son corps et de son âme. A cet instant précis, comme frappé par la foudre Maélie réalisa la chance qu'elle avait. C'était lui. C'était lui et pas un autre. Son cœur l'avait choisit. Il était devenu l'air qu'elle respirait, le second souffle de sa vie. Avec lui tout était délicieux, sans lui tout avait un goût amer. Délicatement, elle vint poser sa main droite sur le front de son compagnon. Avec tendresse, elle lui caressa le haut de la tête. Le contact de sa peau avec la paume de sa main fut naître en elle une multitude de sentiments. Des papillons dansaient dans sa tête, des picotements lui saisissaient le cœur. L'amour se reflétait dans son regard. Ses yeux ne mentaient pas. Elle l'aimait, bien plus qu'elle ne pouvait le formuler. Son âme sœur était là,

étendu à ses côtés. Elle le savait, elle le sentait au plus profond de son être. Un sentiment qui habitait toutes les fibres de son corps.

*

Au petit matin Maélie attrapa un coin de sa couette qu'elle fit brusquement remonter jusqu'à sa tête. Tiré du sommeil par les couinements de son chien, difficilement Maélie ouvrit les yeux. La langue râpeuse de son chien qui se promenait sur son visage n'était pas un réveil des plus agréables.

- Sachi ! Grommela-t-elle.

Sans attendre elle se tourna pour ne plus lui faire face. Elle lui tournait à présent le dos, couette maintenue sur sa figure. Elle se protégeait. L'haleine et la bave de son chien au réveil avaient une légère tendance à l'énerver, à la mettre de mauvaise humeur. Cela ne l'aidait pas à débiter sa journée dans de bonne condition. Sachi insistait. Lentement, de tout son poids il lui monta dessus. Une patte après l'autre il la chevaucha. De sa truffe il lui poussa le bras.

- Grrrr. Laissa échapper Maélie.

Il prit la couette dans ses crocs, recula et l'emmena avec lui. Pied à peine hors de lit, Sachi se rua sur elle. Deux pattes arrière au sol, deux pattes avant sur ses genoux il lui lécha affectueusement le bras.

- Pousse toi Sachi. Grommela la jeune femme en le poussant d'une main autoritaire.

Sachi ne voyait pas cela de cet œil et sauta une nouvelle fois sur sa maîtresse. Il prenait ça pour un jeu. Dans un profond soupir d'agacement la jeune femme se leva du lit et se dirigea sans réfléchir vers sa cafetière. Même sur les chapeaux de roues sa journée ne pouvait débuter sans un bon grand café serré. C'était son carburant, sa drogue. Mains posées de part et d'autre de la tasse, lentement elle avança son visage et souffla délicatement sur le contenu. La fumée qui s'en dégageait vint lui chatouiller les narines. L'odeur alléchante qui émanait lui mit l'eau à la bouche. Maélie prenait son temps, elle savourait chaque gorgée, comme si c'était la dernière. Elle était au ralenti. Ce matin il ne fallait pas la brusquer. Elle avait encore un pied dans son lit.

- Sachi ça suffit. Hurla Maélie.

Agissant comme un véritable être humain, Sachi fut tout à coup envahit par un sentiment de honte. Il était gêné et ne savait plus où se mettre. Il tenta de rentrer sa petite tête poilue dans le creux de ses pattes et recula de quelques pas. Il voulait à présent se faire tout petit, rentrer dans un trou de souris, disparaître. Sachi laissa échapper un couinement lorsque Maélie sortit de ses gongs. Elle empoigna un coussin du canapé et l'envoya avec virulence en direction de son chien. Sans piper mot, à vive allure le meilleur ami de l'homme décampa. Il trouva refuge dans son panier, situé à quelques centimètres du canapé. Sa robe noire tachetée de marron se confondait avec le coussin qui habillait son panier. Assise sur le canapé, tasse à la main, Maélie poussa un profond soupir d'agacement. Lentement elle se redressa. Genou contre la poitrine elle laissa son regard se promener de part en part dans la salle à manger. Elle n'était pas en paix avec son attitude. Jamais elle ne se serait cru capable de lui

parler de la sorte, jamais à son égard elle n'avait eu un mot plus haut que l'autre. Elle était la douceur incarnée. Elle ne partageait avec sa boule de poil que des moments de tendresse et d'affection. Sachi était sa bouée de sauvetage, le petit être qui lui mettait du baume au cœur, qui apaisait son esprit. Au fil des mois, Sachi de part sa présence avait apporté un soutien non négligeable à la jeune femme, il était devenu son pilier. Un lien que rien ne pouvait venir ébranler s'était dressé entre eux. C'était son équilibre, maintenu par un fil de funambule.

- Sachi ? Déclara mielleusement la jeune femme.

Doucement, recroquevillé dans son panier Sachi releva la tête. Le son doux et mélodieux de la voix de sa maîtresse l'emplissait de joie. L'espoir que tout n'était pas perdu l'envahit.

- Viens mon gros. Précisa-t-elle.

Sans se faire prier, Sachi se rua sur elle. De tout son poids il lui sauta dessus. De sa langue baveuse, il lui lécha généreusement la joue. Il lui fit la fête comme si cela faisait plusieurs jours qu'ils ne s'étaient pas vu. Maélie partit en éclat de rire.

- Contente de te voir aussi. Annonça-t-elle en rigolant.

Elle lui caressa généreusement la tête, laissa ses doigts glisser dans son pelage et vint tendrement lui apposer un baiser sur le museau.

- Je suis désolée.

Sa voix traduisait ses regrets. Elle s'en voulait de son agissement récent à son égard. Maélie enroula son cou de ses bras et lui fit un gros câlin. L'étreinte de ses poils était chaleureuse. A cet instant précis, elle se sentait heureuse. Plus aucunes pensées négatives habitaient son esprit, en un rien de temps Sachi les avaient toutes chassées.

*

D'un pas lourd Maélie se laissa guider jusqu'à la table à manger. Toujours à la même place que la veille, son annuaire, encerclé de papier, lui faisait face. Sans qu'elle le désire, instantanément ses yeux se posèrent sur le nom qu'elle avait mis en évidence. Accoudé sur le bord de la table, téléphone en main, telle une statue de cire elle ne bougeait plus. Elle était ailleurs, plongée dans ses pensées. L'instant T était arrivé.

- C'est maintenant où jamais. Déclara-t-elle pour se donner du courage.

Un léger "ouaf" parvint à ses oreilles. Assis à ses côtés, la langue pendante, Sachi remuait la queue.

- Tu as raison.

Elle lui caressa le dessus de la tête de la main gauche, tandis que de la droite elle composa le numéro de téléphone. Au bout de deux sonneries seulement elle raccrocha, sans laisser la moindre chance à son interlocuteur de prendre l'appel. "ouaf ouaf" lança Sachi comme pour lui faire part de son

mécontentement. Si la parole lui était donnée il lui aurait jeté des affabulations et des reproches à la figure.

- Vas-y je t'en pris. Déclara-t-elle à son chien en posant un regard foudroyant sur lui.

Étrangement comme oubliant qu'elle faisait face à un animal elle lui tendit son portable.

Négativement, elle secoua la tête. Elle devait remettre ses idées et ses pensées en place. Doucement Sachi vint pousser son bras de son museau. Il plongea ses yeux marron dans ceux de sa maîtresse.

- Je sais.

D'une voix à peine audible elle lui donnait raison.

Furtivement Maélie leva les yeux au ciel et composa une nouvelle fois le numéro. Son téléphone à quelques centimètres de son oreille, elle ne respirait pas la sérénité. Son cœur battait la chamade, ses mains devenaient moites, ses jambes flageolaient.

- Cabinet du docteur Flavi. Entendu-t-elle lorsque son interlocutrice décrocha.

Muette comme une carpe, paralysée par la peur Maélie fut incapable de prononcer le moindre mot.

- Cabinet du docteur Flavi que puis-je pour vous? Insista la femme à l'autre bout du fil.

Ne percevant aucune réponse en retour, sans crier gare elle raccrocha. La secrétaire n'en était malheureusement pas

surprise. Cette situation était récurrente, elle faisait partie intégrante de son quotidien. Beaucoup de patient faisait la démarche de composer le numéro pour prendre rendez vous, mais très peu était capable d'aller jusqu'au bout par eux même. Cela demandait force et courage. C'était l'étape la plus dur et le plus importante. Accepter l'idée que l'on ai besoin d'aide était une chose, être capable de la solliciter en était une autre. Le docteur Flavi soignait les maux par les mots, mais elle ne pouvait faire de miracle si le premier pas ne venait pas du patient lui même. Les blessures de l'âme ne pouvait être panser sans un dévouement total envers elle.

- Aucun commentaire. Déclara Maélie à son chien en posant son téléphone sur la table.

Deux essais, deux échecs. Elle ne se sentait pas capable à présent de tenter une troisième fois. Elle était incapable de passer ce fichu coup de téléphone toute seule. Tenu d'une main de fer par la peur elle ne pouvait prendre le rendez vous elle même.

*

Sachi s'impatientait. L'envie se faisait de plus en plus présente. Se retenir devenait de plus en plus difficile. Assis devant la porte d'entrée il jappait. Un petit bruit aigu qui parvint aux oreilles de la jeune femme mais qui ne l'alarma pas pour autant. Elle n'y prêta pas la moindre attention, accaparée par l'échec qu'elle venait de subir. Avec ardeur elle ressassait dans son esprit les cinq minutes qui venaient de s'écouler. Comment pouvait-elle passer cet appel? Un simple appel téléphonique la mettait dans tous ses états. Ce ne fut

que lorsque Sachi gratta la porte d'entrée de ses griffes que Maélie réagit.

- J'arrive. Lui répondit-elle dépitée.

Énergiquement, elle frotta ses yeux et laissa échapper un bâillement grotesque. Elle enfila le premier survêtement qu'elle trouva, enfourna les clefs de l'appartement dans sa poche, ainsi que son paquet de cigarette. Fin prête, elle attacha Sachi qui ne tenait plus en place et tout deux quittèrent l'appartement à 6h30.

*

- Sachi ! Annonça-t-elle d'une voix tonitruante.

A l'angle de son immeuble, son chien, jeune et fougueux venait à l'instant de sauter sur la première passante qu'ils croisèrent. D'un coup sec, elle tira sur la laisse, le ramenant ainsi à ses pieds. Comme emprunt à la honte, Sachi baissa les oreilles.

- Désolée. Déclara Maélie gênée.

- Ce n'est rien.

Un sourire légèrement crispé se dessina sur son visage. Avec hésitation, elle tendit la main en direction du chien, et délicatement lui caressa l'oreille gauche. Instantanément Sachi secoua la queue et lui lécha l'avant bras qui passait juste devant sa truffe.

- Jeune chien? Lui demanda la femme poussée par la curiosité

- 1 an et demi oui.

Intérieurement la femme lui souhaitait bien du courage. Sachi ne tenait pas en place. Il ne cessait de tirer. Réveillée depuis peu, Maélie commençait à ressentir un élanement dans le bras, elle avait du mal à le maintenir à ses pieds. La force de son chien avait peu à peu raison sur sa faiblesse.

- Bonne journée. Annonça poliment la femme.
- Vous aussi.

Maélie regarda d'un œil étrange la jeune femme s'éloigner. Elle ne savait pas d'où provenait ce sentiment mais elle avait la conviction d'avoir déjà rencontré cette femme. Elle avait déjà fait sa connaissance auparavant, elle le sentait au fond d'elle. Son visage ne lui était pas étranger.

2)

Prestement Maélie prenait la direction des arrêts de bus. Il ne lui restait plus que deux minutes avant que son heure soit arrivée. En retard, jamais il était. Elle n'avait pas le choix, si elle ne voulait pas le rater elle devait se hâter. En courant, elle traversa les passages piétons. Le feu rouge n'était pas un obstacle pour elle. Elle ne pouvait se laisser retarder. A bout de souffle, elle arriva à hauteur du bus à l'instant même où il ferma les portes. Pieds aux pédales, il était prêt à partir. Sans réfléchir, Maélie donna deux trois coups de poings dans la porte. Il ne pouvait partir sans elle. Elle ne pouvait ne pas monter dans le bus. Le chauffeur pinça les lèvres et ne put retenir le long soupir d'agacement qui s'échappa de son corps. Cette situation, à son sens beaucoup trop récurrente ne le surprenait pas, mais il en était toujours autant agacé. Il avait des horaires à respecter, qu'il ne pouvait tenir à cause d'individu comme Maélie. Contraint et forcé, brusquement, de son index gauche il appuya sur le bouton. Dans un couinement désagréable la porte s'ouvrit.

- Merci. Déclara la jeune femme soulagée.

Le conducteur lui répondit d'un hochement de tête. Sans un mot il partit. Maélie promena son regard dans les allées. Le bus était bondé de monde. Aucun siège n'était disponible. Lentement elle avança, essayant de se frayer un passage. Elle avait repéré un petit trou au milieu du bus légèrement sur la gauche dans lequel elle pourrait se glisser. Elle joua des coudes et se fit bousculer, mais à force d'acharnement elle réussit à atteindre sa destination. Elle se tint à la barrière et sortit son ipod. La chanson reprit exactement là où elle l'avait stoppé quelques minutes auparavant. Son trajet ne dura que dix minutes, mais dans ses conditions cela lui parut durer des heures. Elle avait l'impression que le bus

n'avancait pas, comme s'il faisait du sur place. A 8h20, heure de pointe, la circulation n'était pas fluide. Les embouteillages naissant ne permettaient pas à la jeune femme de se sentir sereine. L'heure tournait et son rendez vous approchait. En cette heure matinale l'odeur nauséabonde qui se ressentait dans le bus était autant désagréable que surprenante. Un mélange de transpiration et de chaud se mêlait à l'atmosphère. Maélie eut un haut le cœur et dirigea sa main vers sa bouche. Elle avait subitement la nausée. Il lui restait deux arrêts à parcourir avant le sien, mais la jeune femme ne pu attendre. Elle ne pouvait plus rester dans le bus. Elle devait prendre l'air, respirer de nouveau. Elle descendit, alluma une cigarette et continua à pied.

- En retard pour en retard. Déclara-t-elle en posant son regard sur sa montre.

La jeune femme ne se pressa pas. D'un pas normal, elle avança en direction du lieu de son rendez vous.

*

- Bonjour, j'ai rendez vous avec Madame Parvi. Annonça Maélie à la femme qui était à l'accueil.

Cheveux courts, lunettes sur le bout de son nez, stylo à la bouche, elle ne reflétait pas la sympathie. Elle n'avait pas envie d'être ici, et de faire le travail pour lequel elle était payé, cela se voyait comme le nez au milieu de la figure. Maélie eut le sentiment de la déranger.

- Vous êtes? Lui demanda-t-elle sèchement.

- Madame Beauri.
- Je vous laisse patienter en salle d'attente.

D'un signe furtif de la main, la femme de l'accueil lui désigna quelques chaises disposées dans le coin gauche du hall. Une salle d'attente quelque peu original et vétuste. Maélie opina d'un signe de la tête et prit la direction annoncée. Les sièges n'étaient pas uniquement peu confortable, ils étaient également habitées par une dizaine de trous, comme si une termite s'était acharnée sur eux. La supposé salle d'attente annonçait la couleur.

*

Ce ne fut que cinq minutes plus tard que Madame Parvi vint à sa rencontre. Cheveux courts, grisonnants, lunettes rondes sur le bout de son nez lui assuraient un air quelque peu autoritaire. Ses rides bien ancrées sur sa peau annonçaient la proximité de sa retraite.

- Madame Beauri. Déclara-t-elle
- Maélie se leva prestement.
- Bonjour. Répondit-elle en lui tendant la main pour la saluer.

D'un signe de la main elle l'invita à la suivre. Sans se faire prier, Maélie lui emboîta le pas. A quelques mètres de ladite salle d'attente, son bureau. Madame Parvi pénétra à l'intérieur et s'assit à son bureau, sans prêter attention à la jeune femme qui l'imita. Devant elle son ordinateur, page ouverte sur le dossier de Maélie. Madame Parvi, main devant la bouche toussota et débuta sans attendre l'entretien.

- La dernière fois que l'on s'est vu vous m'aviez fait part de votre désir de reprendre vos études, qu'en est il?
- Nul part.

Madame Parvi posa un regard surprit sur la jeune femme. Elle ne pu cacher son étonnement. Lors de leur précédent rendez-vous Maélie montrait un enthousiasme remarquable à l'idée que son projet professionnel aboutisse. Elle semblait animée d'une motivation à toute épreuve, d'une détermination que rien ne pouvait venir ébranler. Elle était prête à tout pour pouvoir faire le métier de ses rêves dont elle ne cessait de tarir d'éloge. Subitement un tas de questions lui traversa l'esprit. Qu'avait-il bien pu se produire pour qu'elle réduise ses efforts à néant? Avait-elle vraiment fait tout ça en vain? Madame Parvi ne comprenait pas. Elle était déboussolée, perturbée par les deux mots qu'avaient prononcé la jeune femme. Sous le regard pesant de sa conseillère Maélie ne jugea pas utile d'en dire d'avantage. Rentrer dans les détails n'était pas dans son intention.

- C'est à dire?

Madame Parvi ne comptait pas en rester là. En tant que conseillère, elle avait des obligations. Elle se devait d'orienter la jeune femme, de la conseiller et de l'épauler dans son choix de carrière. Mais pour que cela soit possible Maélie ne pouvait lui fermer la porte. Elle devait à son tour faire un pas en avant. Maélie fuyait son regard. Elle n'avait pas l'intention de lui fournir la moindre explication et elle ne pensait avoir aucun compte à lui rendre. Sa réflexion lui appartenait, sa décision lui revenait de droit. Nul ne pouvait prétendre choisir à sa place, nul ne pouvait lui apporter

quelconque jugement. En gardant sa réflexion pour elle, elle se protégeait de tout avis parasite.

- Maélie, expliquez moi.

La jeune femme resta de marbre. Ses propos glissèrent sur elle.

- Pour que votre suivi soit correct j'ai besoin d'informations supplémentaires.

Ironiquement Maélie se mit à rire. Se fut plus fort qu'elle.

- Écoutez, je ne vous ai rien demandé moi. Répondit-elle entre deux rires.

- Votre dossier incomplet, nous ne pourrons assurer votre suivi, vous savez ce qu'il en coûte?

Maélie savait ce qu'il en retournait mais elle jugea inutile de lui fournir la moindre réponse. Son attitude à elle seule suffisait.

- Vous ne pourrez percevoir vos indemnités. Enchaîna Madame Parvi.

Tout à coup, comme prise d'une attaque subite, Maélie se leva et posa prestement ses deux mains à plat sur le bureau. Regard droit dans les yeux de sa conseillère, elle l'affrontait. Elle ne se laissait pas démonter.

- Vous n'avez qu'à inscrire que je suis toujours à la recherche d'un emploi.

Maélie lâcha sa phrase comme une bombe et prit la direction de la porte d'entrée.

- Qu'importe le domaine, je ne suis pas contrariante.
Poursuivit-elle dépitée en franchissant la porte.

Décontenancée, Madame Parvi resta figée sur place, face à l'écran de son ordinateur. L'attitude subite de Maélie venait de lui faire perdre tous ses moyens. Elle ne la reconnaissait plus. Jadis si docile et ouverte à la discussion, elle avait aujourd'hui fait face à une jeune femme fermée comme une huître, qui ne semblait animée que par de la colère. La joie de vivre dans son regard s'en était allée au profit de la tristesse.

3)

Seule dans son appartement Maélie tournait en rond. Elle virait de la chambre au salon, du salon à la cuisine, de la cuisine à la chambre, arpentant son soixante mètres carré. Elle cherchait à s'occuper. Les aiguilles du temps ne tournaient pas assez vite à son goût. Toutes les deux minutes son regard se posait sur sa montre. Seulement 180 petites secondes s'étaient écoulées depuis la dernière fois que ces yeux avaient accroché l'heure indiqué. Elle semblait être plongée dans une stratosphère parallèle, ou tout n'était que calme et douceur. Dans son monde, tout fonctionnait au ralenti. Elle avait le sentiment que ses journées étaient faites de 48 heures. La jeune femme se déplaçait très lentement, comme si des poids lui maintenaient les pieds au sol. Elle se sentait lourde, très lourde dans un monde où tout n'était que légèreté.

Lasse de faire les cents pas, Maélie fatiguée se posa sur son canapé. Instantanément, sans réfléchir à ses mouvements elle empoigna la télécommande et alluma la télévision. Sans conviction, elle passa d'une chaîne à l'autre. Aucun programme ne retint son attention, aucune émission ou série télévisé ne l'intéressait vraiment. Elle n'était pas là par envie ou par choix, mais par dépit. Elle ne pouvait rien faire d'autre. Au bout d'une petite demi heure à zapper de la sorte Maélie sentit les larmes lui piquer les yeux. Une à une elles roulèrent sur ses joues. Elle ne pouvait plus, elle ne pouvait plus faire semblant. Seule sur son canapé, oreiller dans les bras elle ne pouvait plus faire comme si tout allait bien. Seule avec elle même les masques tombaient. Maélie semblait subitement prise d'une fragilité remarquable. Elle avait l'air si faible pour le monde dans lequel elle vivait, comme s'il suffisait d'un rien pour qu'elle se casse comme du

verre. La vie ne l'avait pas épargné. Tel un effet boomerang tout lui revenait en pleine figure, faisant d'elle une proie idéale pour ses vieux démons. C'était avec un malin plaisir qu'ils revenaient la hanter, de jour comme de nuit. Ils l'accompagnaient en journée, et la nuit tombée ils habitaient ses songes. Pas un instant de répit ne lui était accordé. Lentement, Maélie se leva. Pour être sûr de ne pas être accompagné par son fidèle ami le vertige, elle resta immobile quelques secondes. Les picotements dans ses pieds dessinèrent une grimace sur son visage. Des fourmis par milliers s'étaient confortablement installées dans ses pieds et montèrent le long de ses mollets. Elle leva la jambe gauche et la secoua énergiquement. Pied de nouveau au sol, elle fit de même avec la droite. Spontanément, elle se dirigea vers sa chaîne hi fi. Sa main se promena dessus, jusqu'à ce que son index rentre en contact avec le bouton power. Devenu une habitude, se fut « It's my life » de Bon Jovi qui se fit entendre. Maélie s'empara de la télécommande à laquelle elle redonna un second souffle de vie. Portée devant sa bouche, elle s'en servit comme d'un micro. Sans réfléchir, Maélie se mit à chanter les paroles qui lui parvenaient jusqu'aux oreilles. Ce fut plus du yaourt que du véritable chant qui sortit de sa bouche mais elle se sentait libre, libre de chanter à tue tête, libre à cet instant précis d'être ridicule. Les paroles lui parlaient, elles parvenaient jusqu'à son cœur de la même manière que la mélodie parvenait à ses oreilles. Oubliant l'espace d'une chanson la vie qu'elle menait, Maélie se mit à danser, durant 4 minutes et 25 secondes elle se déchaîna. Durant 4 minutes la jeune femme avait l'impression que sa vie lui appartenait, que ses choix lui revenaient de droit. Chanson à peine terminée, que la réalité la rattrapa. Tout ceci n'était que chimère. Elle ressentit un point sur le cœur, sa poitrine se compressait. Un élan

l'accompagnait. N'y ayant prêté attention pendant ses 4 minutes et demi elle ne pouvait plus en faire abstraction. De justesse elle se tint au mur. Elle perdit l'équilibre. Son état la rappelait, la ramenant tout droit à la réalité. Elle venait en un claquement de doigt d'être extirpé de l'éden pour être propulsé au pays de Lucifer. Sans envies particulières, guidée par ses extrémités elle alluma une cigarette, se servit un grand verre de jus d'orange et se posta à la table sur son balcon. Elle agissait à présent comme un véritable automate. Ses yeux étaient tout à coup dénués de tout sentiments, comme si plus aucune once de vie ne l'habitait. Son vertige ne l'avait pas seulement affecté physiquement, cela avait aussi eu des conséquences sur son moral. Son état psychique en était atteint. Cigarette à peine terminée, clef en main elle quitta son appartement. L'air pollué de la ville l'appelait.

*

Maélie errait dans les rues de la ville sans véritablement savoir vers où se diriger. Ses pieds se soulevaient, son corps se mouvait. Les passants, les automobilistes, les cyclistes tous semblaient pressés. Ils savaient où ils allaient, ce qu'ils avaient à faire. Leur vie avait un but, un chemin tracé qu'ils devaient suivre. Parmi cette foule en délire Maélie se sentit étrangère. Ce monde n'était pas le sien, ce n'était plus le sien. Elle vaguait sur les flots de l'incompréhension. Plongée dans un vide intersidéral. Elle subissait sa vie plus qu'elle ne la vivait. Le cœur lourd, la démarche pesante elle se retrouva dans le parc non loin de son domicile. Elle le balaya du regard à la recherche d'un banc disponible. Situé au fond du parc, légèrement sur la gauche il semblait l'attendre. Il n'attendait qu'elle. Maélie accéléra le pas et s'avança en sa direction. Comme si elle portait toute la misère du monde